



# **ANNALES ISLAMOLOGIQUES**

**en ligne en ligne**

AnIsl 17 (1981), p. 333-342

Jenny Khoury-Wagner, Christian Décobert

## Caravanes de natron sur le Darb al-Arba‘īn.

### *Conditions d'utilisation*

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

### *Conditions of Use*

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

#### Dernières publications

- |               |  |  |
|---------------|--|--|
| 9782724711523 | <i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne</i> 34                       | Sylvie Marchand (éd.)  |
| 9782724711400 | <i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i> | Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.) |
| 9782724710922 | <i>Athribis X</i>  | Sandra Lippert   |
| 9782724710939 | <i>Bagawat</i>   | Gérard Roquet, Victor Ghica  |
| 9782724710960 | <i>Le décret de Saïs</i>   | Anne-Sophie von Bomhard  |
| 9782724711547 | <i>Le décret de Saïs</i>   | Anne-Sophie von Bomhard  |
| 9782724710915 | <i>Tebtynis VII</i>  | Nikos Litinas  |
| 9782724711257 | <i>Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale</i>                   | Jean-Charles Ducène  |

# CARAVANES DE NATRON SUR LE DARB AL-ARBA'İN

Jenny KHOURY-WAGNER  
Christian DÉCOBERT

A la demande de Serge Sauneron, alors Directeur de l'IFAO, une petite enquête a été entreprise sur les caravanes qui partent encore, par le célèbre Darb al-Arba'İN (la Piste des 40 jours) à la recherche du natron.

Parmi d'autres Oasiens nous avons surtout interrogé deux membres de ces expéditions : leurs renseignements, par recoupements, ont semblé sérieux et dignes d'être retenus. Et d'autant plus intéressants qu'ils renvoient par ailleurs à des informations plus anciennes, consignées par des voyageurs d'il y a un ou deux siècles.

## UN PEU D'HISTOIRE ...

La seule précision « historique » qu'ont apportée les bédouins que nous avons consultés est qu'ils organisent ces caravanes de natron depuis trois générations, soit depuis 80-90 ans. Simple repère, mais qui nous plonge en pleine épopée mahdiste.

L'on sait qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle les échanges entre l'Egypte et le Soudan (*Bilād al-Sūdān*) ont été réactivées et que la Piste des 40 jours est redevenue un axe important du commerce des esclaves<sup>(1)</sup>. Commerce qui, au siècle suivant, s'est restructuré (vers un quasi-monopole khédivial) mais n'a guère fléchi. La campagne anti-esclavagiste des Anglais, lancée dès les années 1820<sup>(2)</sup>, n'a pas réellement mordu dans une Egypte peu réceptive à des concepts humanitaires « importés ». Et ce n'est qu'à la fin du siècle que, secouée par les effets de transformations

<sup>(1)</sup> Voir surtout T. Walz, *Trade between Egypt and Bilad as-Sudan, 1700-1820*, IFAO, Le Caire, 1978.

<sup>(2)</sup> A.I. Muhammad Ali, *The British, the Slave Trade and Slavery in the Sudan 1820-1881*, Khartoum, 1972.

économiques et sociales radicales<sup>(1)</sup>, ébranlée par la révolution mahdiste au Soudan<sup>(2)</sup>, celle-ci a abandonné la traite des noirs et renoncé aux grandes caravanes sahariennes<sup>(3)</sup>. Ces grandes caravanes qu'avaient décrites les Bruce, les Browne, les Al-Tūnisī, les Caillaud ...

Le produit majeur qu'introduisaient en Egypte les ġallāba, promoteurs et agents du commerce sur le Darb al-Arba'in, était évidemment l'homme noir mais d'autres, moins rentables certes, n'étaient pas dédaignés<sup>(4)</sup>, et parmi eux le natron qu'on extrayait à Bi'r al-Malha<sup>(5)</sup>. Les ġallāba n'étaient pas les seuls à exploiter ce sel nitrique, des Arabes nomades de Haute-Egypte, établis entre les Oasis Occidentales et le Nil, s'organisaient (certainement de longue date) en caravanes plus petites, n'allaiant que jusqu'aux natronières et ramenaient leur chargement dans la Vallée. Al-Tūnisī (en 1803) parle de ces Arabes 'Amā'im qu'il a rencontrés alors qu'ils revenaient de Bi'r al-Naṭrūn<sup>(6)</sup> — et que Ch. Cuny rattache à la confédération hétérogène des Muġāriba<sup>(7)</sup>.

Après la chute de l'état mahdiste du Soudan (1898), les Arabes d'Egypte reprirent peu à peu leurs activités d'extraction et de commercialisation du natron du Darb al-Arba'in (ce qui corrobore le terme des trois générations évoqué plus haut). G.W. Murray, qui a exploré la Piste en 1939, mentionne les ġahma et les

<sup>(1)</sup> G. Baer, « Slavery in the nineteenth century Egypt », *Journal of African History*, VIII, 3, 1967, pp. 417-441.

<sup>(2)</sup> P.M. Holt, *The Mahdist State in the Sudan, 1881-1898*, 2<sup>e</sup> éd., Oxford, 1970.

<sup>(3)</sup> L'état mahdiste a certes réactivé le commerce des esclaves mais au profit du Soudan lui-même et les marchands Egyptiens, les ġallāba surtout, se sont repliés sur Omdurman. Voir pour cela F.R. Wingate, *Ten years' captivity in the Mahdist, 1882-1892 (by Father J. Ohrwalder)*, London, 1893, pp. 383-384.

<sup>(4)</sup> P. Girard, « Mémoire sur l'agriculture, l'industrie et le commerce de l'Egypte » in *Description de l'Egypte. Etat moderne*, tome 17 de la 2<sup>e</sup> éd., Paris 1824.

<sup>(5)</sup> W.G. Browne, *Nouveau voyage dans la*

*Haute et Basse-Egypte, la Syrie, le Dar-Four ...*, Paris 1800, tome 1, p. 280.

<sup>(6)</sup> Muhammad b. 'Umar al-Tūnisī, *Tašħid al-Adħān bi-sira al-'Arab wa-'l-Sūdān*, Ed. H.M. 'Asākir et M.M. Muṣ'ad, Le Caire 1965, pp. 50-51.

<sup>(7)</sup> Ch. Cuny, « Notice sur le Dar-Four et sur les caravanes qui se rendent de ce pays en Egypte et vice-versa », *Bull. de la Société de Géographie de Paris*, 4<sup>e</sup> série, fasc. 8, 1854, pp. 81-120.

Voir également la dissertation de 'Abd al-Maqīd 'Ābidīn (« Al-Qabā'il al-'Arabiyya fī Wādi 'l-Nil », pp. 132-140) qui suit son édition d'Al-Maqrizī, *Al-Bayān wa-'l-I'rāb mimmā bi-ard Miṣr min-al-A'rāb*, Le Caire 1961.

Billi, autres fractions des Muğāriba, qui exploitaient alors les veines du précieux sel<sup>(1)</sup>.

Quant aux bédouins du sud de Kharga qui font encore la route saharienne ce sont des Rašā'ida<sup>(2)</sup>, une des multiples branches de la confédération. Ils sont nombreux à Bağdat, petit village proche de Baris.

#### L'ORGANISATION DE LA CARAVANE

La mise sur pied et les préparatifs de la caravane sont discrets : il fut difficile d'obtenir quelques renseignements précis.

Les organisateurs et guides sont donc des Rašā'ida, originaires des régions d'Esna et de Sohag. Manquant de chameaux ils prennent contact avec des Oasiens sédentaires (ou sédentarisés) qui élèvent quelques-uns de ces animaux; le tarif de leur location pourra aller jusqu'aux 2/3 des bénéfices acquis au retour. D'autre part, manquant d'hommes également, les bédouins engagent comme chameliers des habitants de Maks, de Baris, et quelquefois de Douch. Ceux-ci d'ailleurs, après plusieurs voyages, auront parfois gagné suffisamment d'argent pour s'acheter des chameaux — qu'ils conduiront eux-mêmes, ou loueront aux nomades ...

Le maître-d'œuvre de ces tractations est actuellement le Šayḥ Ahmad Mubārak, résidant à 'Izbet Manṣūr, près d'al-Maks al-Qiblī. C'est un personnage secret, que nous n'avons pu contacter.

La caravane qui part vers les trous à natron n'est pas unifiée, mais fractionnée. De novembre à mars, pendant la saison froide, toutes les semaines ou tous les quinze jours pour que les puits aient le temps de se reconstituer, se met en marche un groupe de 7 à 10 hommes, chacun d'eux ayant en charge de 6 à 8 chameaux. Et un même chameau fera au maximum deux voyages par an.

#### L'ITINÉRAIRE

Par une nuit fraîche, peu avant l'aube, la petite troupe quitte al-Maks et se dirige plein sud. Après 2 jours ½, 3 jours de marche, elle atteint Bi'r al-Quṣayba,

<sup>(1)</sup> G.W. Murray, *Dare Me to the Desert*,  
London 1967, p. 149.

<sup>(2)</sup> Voir Ch. Cuny, *op. cit.*

le premier point d'eau. Le puits doit, dit-on, son nom à l'unité de mesure *al-qasaba*, valant 3,55 m.<sup>(1)</sup> : l'ensablement y est souvent tel qu'il faut creuser longuement, jusqu'à 6 coudées, pour atteindre une eau saumâtre. A 1 jour ½ de marche plus loin, un autre puits, Bi'r Qorayyim, donne une eau meilleure, quoique saumâtre également. Une vingtaine de palmiers-dattiers l'entourent. On raconte qu'un Soudanais l'aurait découvert et lui aurait donné son nom.

Pour atteindre ensuite Salima, la caravane met 3 ou 5 jours (les informations divergent sur ce point). L'eau est bonne, les dattiers sont plus nombreux, il y a également des palmiers-doums. C'est une petite oasis inhabitée mais appartenant à des nomades qui viennent du désert proche du Nil pour cueillir les dattes. Après Salima les hommes progressent en direction sud-ouest. Cinq jours sont nécessaires pour atteindre Laqīya (prononcé *lageyya*) qui porte bien son nom : « l'aubaine, la bonne fortune ... » — des palmiers, des doums marquent de loin la position du puits.

Et 5 à 6 jours encore pour retrouver l'eau à al-Ma'dan, *la mine*, et quelques rares dattiers. Le but est à 1 jour d'effort de là : al-Nuqra (prononcé *nugra*), *le trou*. Le sol y est blanchâtre. En creusant peu profond, à moins d'une coudée, les hommes dégagent une veine. Ils extraient par gros morceaux ce natron d'un blanc opaque et terne qu'ils exposent au soleil pour le faire sécher. Le travail dure deux à trois jours, puis la petite caravane prend la route du retour.

Il est intéressant de comparer cet itinéraire à d'autres, plus anciens, que nous ont livrés voyageurs et mémorialistes<sup>(2)</sup>, même si, quelquefois, les informations sont indirectes (pour Vivant Denon, Lapanouse, De Cadalvène et de Breuvery). Le tableau ci-dessous montre que peu de choses ont changé.

<sup>(1)</sup> Il est appelé « Bir Kassaba » par W. Shaw, « Darb El-Arba'in », *Sudan Notes and Records*, 12, 1929, p. 66; et « Kiseiba » par G.W. Murray, *op. cit.*, p. 158.

<sup>(2)</sup> W.G. Browne, *op. cit.*; Vivant Denon, *Voyage dans la Basse et la Haute-Egypte, pendant les campagnes du Général Bonaparte*, 4<sup>e</sup> éd., tome 2, Paris 1803; Al-Tūnisī, *op.*

*cit.*; M.J. Lapanouse, « Mémoire sur les caravanes qui arrivent du royaume de Dârfurth en Egypte, avec des détails ... » in *Mémoires sur l'Egypte*, tome 4, Paris, an XI, pp. 77 sqq.; De Cadalvène et De Breuvery, *L'Egypte et la Turquie de 1829 à 1836*, Paris 1836, tome 2, p. 519; W. Shaw, *op. cit.*

TABLEAU DES ITINÉRAIRES

Browne (1793)	Vivant Denon (1798-99)	Al-Tūnisi (1803)	Lapanduse (1803)	De Cadalvène et de Breuvery (1829)	Shaw (1929)	(1976)
MOUGHÈS	ÊL-MEKH	Sortie O. Kharga	MÂGUES	Sortie O. Kharga	MAKS	MAKS
5 j.	6 j.	5 j.	8 j.	25 m.	2 j. ½ - 3 j.	B. AL-QUSAYRA
SCHEB	DESIR (?)	AL-ŠABB	SCHÊP	EL-CHEB	25 m.	1 j. ½
3 j.	3 j.	4 j.	3 j.	SÉLIMEH	2j.	B. QORAYYIM
SELIMÉ	SELIMA	SALIMA	SÉLIMA	SÉLIMEH	3 ou 5 j.	SELIMA
LEGHÉA	ÊL GOYAH	LAQIYA	LÉGUÉ	EL-EGUEH	140 m.	SALIMA
4 j.	6 j.	5 j. ½	6 j.	LAGIA	5 j.	LAQIYA
B. EL-MALHA	ZAGAOÜ	B. AL-ZAGAWI	8 j.	ZAGAOUI	160 m.	5 - 6 j.
				(B. EL-NATROUN)	B. NATRUN	AL-MA'DAN
						1 j.
						AL-NUQRA

j. = jour  
m. = miles

Ayant quitté l'Oasis de Kharga à Maks<sup>(1)</sup> Browne et al-Tūnisī atteignirent le premier point d'eau à al-Šabb<sup>(2)</sup>. Browne parla de l'alun qu'on y exploitait<sup>(3)</sup> et Lapanouse précisa que la caravane venant du Dār Für s'en chargeait pour le porter en Egypte<sup>(4)</sup>. Mais l'endroit est tout à fait ignoré de nos informateurs : l'exploitation de ce mordant a cessé au XIX<sup>e</sup> siècle en Egypte et il semble d'autre part que le puits lui-même a tari; W. Shaw, ailleurs disert et précis sur le sujet de l'eau, n'en dit ici pas un mot. L'abandon actuel de cette étape est largement compensé par les deux haltes aux puits d'al-Qusayba et de Qorayyim.

La description de Salīma<sup>(5)</sup> n'a guère varié. C'est le séjour le plus agréable de tous, l'eau y est bonne, les arbres plus nombreux; Browne dit que la verdure reposait ses yeux fatigués<sup>(6)</sup>, al-Tūnisī eut envie d'y rester un peu plus<sup>(7)</sup>, T.A. Leach, qui la visita en 1925, prétendait que pour le voyageur harassé elle ressemblait au paradis<sup>(8)</sup> ... Il est étonnant que les bédouins que nous avons interrogés ignorent la fameuse construction qui domine la petite oasis, que tous les voyageurs ont vue et autour de laquelle se forgèrent les légendes de la princesse (chrétienne, même) Salima.

Tous les renseignements concernant Laqīya<sup>(9)</sup> sont concordants : à 5 ou 6 jours de Salima, une végétation peu abondante, une eau limpide.

Quant au terme du voyage, le gisement natronier, les toponymes et les distances divergent. Al-Tūnisī, en précisant bien qu'il s'agit du « bi'r al-naṭrūn », l'appelle Bi'r al-Zāgāwī<sup>(10)</sup>, précédé en cela par Lapanouse. De plus Browne signale qu'à ce puits, « Bir-el-Malha », il rencontra une « troupe d'habitants de Zaghawa. Il y en [avait] toujours quelques-uns occupés à attendre les caravanes »<sup>(11)</sup>.

<sup>(1)</sup> Ou Moughès, ou êl-Mekh, ou Mâguès : voir *tableau*.

<sup>(7)</sup> Al-Tūnisī, *op. cit.*, p. 50.

<sup>(2)</sup> Ou Scheb, ou Schēp, ou el-Cheb, ou Shebb : voir *tableau*.

<sup>(8)</sup> T.A. Leach, « The Selima Oasis », *Sudan Notes and Records*, 9, 1926, p. 39.

<sup>(3)</sup> W.G. Browne, *op. cit.*, tome 1, p. 278.  
<sup>(4)</sup> M.J. Lapanouse, *op. cit.*  
<sup>(5)</sup> Ou Selimé, ou Selima, ou Sélima, ou Sélimeh : voir *tableau*.

<sup>(9)</sup> Ou Leghēa, ou êl Goyah, ou Léguié, ou El-Eguieh, ou Lagia : voir *tableau*.

<sup>(6)</sup> W.G. Browne, *op. cit.*, p. 278.

<sup>(10)</sup> Al-Tūnisī, *op. cit.*, p. 51; M.J. Lapanouse, *op. cit.*

<sup>(11)</sup> W.G. Browne, *op. cit.*, pp. 280-281.

Le terme « *Zağāwa* » n'eut pas toujours la même signification, ne désignait pas toujours la même réalité humaine<sup>(1)</sup>. Prenant la partie pour le tout les géographes arabes du Moyen-Age appelaient ainsi les nomades du Lac Tchad et les grands massifs de l'est, Tibesti, Borkou, Ennedi. Il s'agit d'un groupe nilo-saharien, apparenté aux Touhou. Etabli anciennement au Kawar et au Kanem il se déplaça peu à peu vers le nord du Waday et du Dār Fūr (fait signalé au XVI<sup>e</sup> siècle), s'islamisa lentement, se sédentarisera. Comprenant l'intérêt stratégique des routes sahariennes du Soudan quelques fractions de *Zağāwa* s'en rapprochèrent, cherchant à contrôler peu ou prou leur commerce. Mais, pendant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'état du Dār Fūr, pour que rien ne lui échappe des échanges qu'il reprenait en main, les mit sous tutelle tout en les maintenant sur les axes principaux<sup>(2)</sup>; leur liberté d'action se limita alors à surveiller les puits (dont le Bi'r al-Malha auquel ils donnèrent un moment leur nom), à vendre et à acheter des produits de nécessité aux caravanes — ce qu'ils firent jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Puis, les pistes perdant de leurs avantages, ils abandonnèrent les points d'eau et se replierent vers le sud-est de l'Ennedi — où tous les *Zağāwa* sont maintenant regroupés. *Al-Bi'r al-Zağāwī* n'est plus aujourd'hui que *Bi'r al-Natrūn*.

Il apparaît bien que c'est cet endroit que les bédouins de Kharga nomment *al-Ma'dan*, évoquant l'idée de veines dégagées, de petites galeries creusées. Veines épuisées qui les obligent à aller un peu plus loin, à une journée, pour trouver le sel.

#### LES CONDITIONS DE VIE, LES DANGERS

La marche dans le désert est très rude, elle dure environ 14 heures par jour, avec une halte à midi pour un frugal repas. A l'aller il est possible aux chameliers de monter leurs bêtes 2 à 3 heures mais au retour celles-ci sont très chargées et tout le trajet se fait à pied.

Les chameaux portent à l'aller leur nourriture, la *galla* (grains mélangés); chaque soir les hommes laissent sur place la ration de grains journalière pour

<sup>(1)</sup> Il suffit pour s'en convaincre de consulter l'*index* de l'ouvrage de J. Cuoq, *Recueils des sources arabes concernant l'Afrique Occidentale du VIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle (Bilad al-*

*Sudan)*, Paris 1975, p. 484.

<sup>(2)</sup> Voir R. O'Fahey et J. Spaulding, *Kingdoms of the Sudan*, London 1976, p. 126 et suivantes.

le retour — ainsi que le bois mort pour le feu de cuisson. Le maximum de natron pourra ainsi être pris.

La nourriture des hommes est individuelle, chacun s'occupe de ses provisions. Ce sont le thé, le sucre, la farine, le riz, les lentilles, les oignons, la *muluhiyya* sèche, la *samma* (beurre fondu), quelques conserves et enfin l'eau, renouvelée à chaque puits, transportée dans des outres ou des bidons métalliques. Un chameleur est préposé à la préparation du thé, un autre à celle de la galette, la *gorsa*.

La nuit venue les hommes se couchent, enroulés dans leurs couvertures de laine, à l'abri des couffins et des selles placés côte à côte. C'est ainsi d'ailleurs qu'ils se protègent lorsque le vent de sable est très violent et les fait s'arrêter.

D'autres dangers menacent la caravane. Les fièvres et les blessures en premier lieu. Dans les bagages on emporte maintenant de l'aspirine, de la pénicilline, du collyre; et le malade, même au retour, peut se reposer à dos de chameau. Les bêtes, on ne peut guère les soigner; quand l'une d'elles se brise une patte, on cautérise vaguement la plaie et si elle s'en remet on l'emmène sans charge, sinon on l'abandonne, elle meurt ou est récupérée par une caravane suivante; elle n'est jamais abattue.

Mais ce qui hante les esprits tout au long du chemin, c'est la soif, la peur de trouver le prochain puits trop ensablé.

Un dernier danger a disparu mais il marque encore les imaginations, alimente encore les conversations : l'attaque des bédouins pillards. Si la route est maintenant sûre, elle ne l'était guère au début de ce siècle et les pères de nos caravaniers, après que certains d'entre eux furent massacrés par des nomades dits. « *Kahhāla* », durent s'organiser en équipes plus nombreuses et plus aguerries. Maintenant encore, pendant les nuits passées à al-Nuqra, les hommes veillent, tous feux éteints, se relayant toutes les deux heures.

Nous ne savons rien de cet ethnonyme كحاله, s'il en est un, et il ne paraît pas possible (linguistiquement) de le rapprocher de *Kawāhla*, nom d'une population du Kordofan et du Nil Bleu rencontrée par Bruce et Caillaud<sup>(1)</sup>.

<sup>(1)</sup> J. Bruce, *Travels to the Source of the Nile*, Edinburgh 1804, tome 4, p. 416; F. Caillaud, *Voyage à Meroé ...*, Paris 1826-27, tome 2, p. 236, tome 3, p. 71 ... Voir également

H.A. Macmichael, *A history of the Arabs in the Sudan*, Cambridge 1922, vol. 1, pp. 324-329.

W. Shaw, rappelant ces raids meurtriers, mentionne des groupes tout à fait différents : « It [Lagia] is a stepping-stone on the route of the Bedayat and Gor'an raiders who, coming via Nukheila from the mountains of Ennedi, pass Lagia on their way to raid the tribes which frequent the fertile Wadi el Gab. Lagia has retained its reputation up to the present day for, in 1926, an Egyptian caravan bound for Bir Natrun for rock-salt was cut to pieces by the Gor'an »<sup>(1)</sup>.

Le mot *Gor'an* désigne les Toubou<sup>(2)</sup> et, plus précisément ici, ceux qui nomadisent au nord de l'Ennedi; quant aux *Bedayat* (*Bidāyat*), regroupés au centre du massif, ils sont apparentés à leurs voisins du nord mais s'en distinguent maintenant par la langue et l'habitat<sup>(3)</sup>. J. Chapelle, dans sa belle monographie sur les Toubou (*Nomades noirs du Sahara*), pense que leurs expéditions, récemment encore, partaient également de Koufra, du Tibesti et du Djebel 'Uwaynāt<sup>(4)</sup>.

Peut-être alors faut-il prendre le terme *Kahhāla* pour le sens que lui donne sa racine : noir, noir comme le *kohl*; il désignerait ces bédouins noirs, inconnus et inquiétants. Un dernier trait pourrait alimenter cette hypothèse : les Toubou sont connus pour attaquer de nuit<sup>(5)</sup>, et c'est la nuit surtout que l'on craint encore à al-Nuqra.

Avant la rupture qu'a provoquée la création de l'Etat mahdiste, c'étaient d'autres pillards que l'on redoutait sur le Darb al-Arba'İN : les 'Abābda autour d'al-Šabb<sup>(6)</sup>, les Kabābiš à Bi'r al-Malha<sup>(7)</sup>. Les 'Abābda, établis à l'est du Nil au niveau de la deuxième cataracte, franchissaient de temps à autre le fleuve et attaquaient les caravaniers à al-Šabb, là où la piste est la plus proche de leur aire de nomadisation. Les Kabābiš étaient installés, dès le début du XVIII<sup>e</sup> siècle, sur les trois grands axes : Darb al-Arba'İN, Wādī al-Milk, Wādī al-Muqaddam<sup>(8)</sup>; comme aux Zaġāwa, leur position stratégique leur permettait de tirer tous les profits possibles du trafic saharien, soit en vendant vannerie et nourriture aux caravanes,

<sup>(1)</sup> W. Shaw, *op. cit.*, p. 68; fait repris par G.W. Murray, *op. cit.*, pp. 149-150.

<sup>(2)</sup> Cette appellation remonte à Léon l'Africain; elle a été utilisée par l'administration coloniale au Tchad.

<sup>(3)</sup> J. Chapelle, *Nomades noirs du Sahara*, Paris 1957, pp. 7 et 135-138.

<sup>(4)</sup> J. Chapelle, *op. cit.*, p. 48.

<sup>(5)</sup> W. Shaw, *op. cit.*, p. 68.

<sup>(6)</sup> W.G. Browne, *op. cit.*, p. 278.

<sup>(7)</sup> W.G. Browne, *op. cit.*, p. 281.

<sup>(8)</sup> T. Asad, « A note on the history of the Kababish tribes », *Sudan Notes and Records*, 47, 1966, pp. 81-82.

soit en devenant leurs agents supplétifs, soit en les pillant ... La mort du commerce des esclaves et leur soumission, quoique difficile, au mahdisme, les a fait se retirer vers le nord du Kordofan, où ils sont encore.

L'on peut se demander, pour terminer, ce qui pousse ces nomades à toujours organiser des caravanes, qui paraissent quelque peu anachroniques dans une Egypte en pleine mutation. La rentabilité certainement (bien qu'ils soient muets sur ce sujet) : il y a encore, en Haute-Egypte notamment — où il est introduit par la piste d'Esna — une demande de natron pour la fabrication du savon, pour la purification des peaux, pour qu'il soit mélangé au tabac ou donné comme hydratant aux animaux ... La vente donne aux chameliers de quoi vivre plusieurs mois et représente de toute façon leur seul apport d'argent frais.

La seconde raison nous paraît plus fondamentale : c'est que l'existence de ces caravanes est le seul fait qui permet aux Rašā'ida de Kharga de se considérer encore comme des nomades.